

Serge GRUZINSKI, *La colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVI^e-XVIII^e siècle* (Paris, Gallimard, 1988, 375 p., ISBN 2-07-071090-4, collection «Bibliothèque des Histoires»).

Jacinthe Ruel

Volume 14, numéro 2, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082492ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082492ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ruel, J. (1992). Compte rendu de [Serge GRUZINSKI, *La colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVI^e-XVIII^e siècle* (Paris, Gallimard, 1988, 375 p., ISBN 2-07-071090-4, collection «Bibliothèque des Histoires»).] *Ethnologies*, 14(2), 195-199.
<https://doi.org/10.7202/1082492ar>

Dreyfus et la séparation des Églises et de l'État. A. Knee nous parle du rôle du montage dans le cinéma de Griffith et nous fait comprendre à quel point son élaboration est liée à la conception d'un ordre moral dans l'univers, dans laquelle nulle existence n'est entièrement séparée de celle des autres, ne peut se soustraire à certaines obligations spirituelles et évolue dans un monde guidé par une présence divine omnisciente.

Nous accompagnons l'affirmation de J. Staiger, qui prétend dans sa conclusion qu'il n'y a, en fait, que trois types d'articles: 1) ceux sur les relations entre les Églises, la production des films et l'État entre 1895 et 1917; 2) ceux sur le développement d'une pratique textuelle à l'intersection du cinématographique et du religieux; 3) ceux qui portent sur la signification culturelle des films. Une telle organisation aurait assuré plus de limpidité à l'ensemble. Il ne s'agit là que d'une critique superficielle envers un travail qui mérite l'attention, non seulement des spécialistes, mais aussi des théoriciens des médias et des socio-historiens de la période visée. On ne peut plus faire l'histoire du vingtième siècle sans analyser ce médium de pouvoir et de représentations qu'a été le cinéma.

Et ce recueil nous montre bien qu'en cela le cinéma constituait une grande menace pour l'ordre des croyances et des traditions en insinuant au fil des ans l'idée de la plurivalence et de la relativité des perceptions.

Fabrice MONTAL
CÉLAT
Université Laval

Serge GRUZINSKI, *La colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVI^e-XVIII^e siècle* (Paris, Gallimard, 1988, 375 p., ISBN 2-07-071090-4, collection «Bibliothèque des Histoires»).

S'inscrivant dans l'histoire des mentalités, *La colonisation de l'imaginaire* de Serge Gruzinski analyse le processus d'occidentalisation des sociétés indigènes du Mexique entre les XVI^e et XVIII^e siècles, en privilégiant l'étude de la transformation de la mémoire, des croyances et de l'écriture.

S'appuyant sur un énorme matériel, étudiant tous les supports — peintures, pictographie, premières manifestations d'un apprentissage de l'écriture —, relisant l'ensemble des enquêtes menées par les autorités

espagnoles, Serge Gruzinski s'interroge sur la naissance, la transformation et le déclin d'une culture, sur la façon dont une société reconstruit son rapport au réel dans le contexte du bouleversement que provoque une domination extérieure. Le passage de la pictographie à l'écriture alphabétique, les modes d'expression et de communication, les transformations de l'imaginaire, le bouleversement des mémoires, le rôle des individus et des groupes sociaux dans l'élaboration d'expressions syncrétiques, la perception de l'espace et du temps sont les voies par lesquelles l'auteur tente de comprendre la signification de l'expansion occidentale en Amérique. Leur exploration permet de mesurer, d'une certaine façon, les emprunts, l'assimilation, l'appropriation et la déformation de traits européens, et, enfin, l'aliénation des sociétés indigènes.

Les limites de l'entreprise sont d'abord tracées par le problème des sources indigènes qui, malgré leur relative abondance, ne permettent pas de reconstituer un inconscient collectif. De modestes constats, selon l'aveu de l'auteur lui-même, peuvent seuls être dégagés, et les jalons d'une métamorphose ne s'appuient que sur le témoignage d'un nombre relativement restreint d'individus. Si seuls les nobles écrivent, il n'en demeure pas moins que le peuple puisse être atteint par le biais des interrogatoires menés par les autorités dans le cadre de procès intentés contre ceux qui avaient des comportements ou des croyances que l'Église réprouvait. Les préoccupations de l'administrateur, les visées de l'enquêteur comme le questionnaire du juge orientent certes les témoignages, mais ce sont là des sources qui ne peuvent pas être négligées. D'autre part, un nombre important de sources indigènes, qui ne s'accompagnent évidemment pas de guide de lecture, demeurent indéchiffrables; la clé de la compréhension de modes d'expression qui sont sans équivalent dans notre société reste encore à trouver pour une large part des réalisations pictographiques. Par ailleurs, souligne Gruzinski, lorsque le passage à l'écrit s'effectue, c'est le problème même du rapport à l'Occident qui surgit, l'oralité, qui était une forme privilégiée d'expression des sociétés indigènes, devenant inatteignable.

Prônant la thèse de l'occidentalisation plus que celle de l'acculturation, l'auteur offre plusieurs exemples de ce processus suivant une argumentation organisée de façon à la fois chronologique et thématique. L'arrivée des Espagnols au début du XVI^e siècle est le moment de destruction et d'anéantissement d'une grande partie des patrimoines oraux et peints des cultures indigènes. Sous l'effet de persécutions violentes, nombre de pratiques ancestrales s'effacent dans la clandestinité et acquiescent, face au christianisme, le statut d'idolâtrie, de superstitions, de fausses croyances:

ce qui avait été le sens et l'interprétation du monde devenait un «rite», une «cérémonie», poursuivis, marginalisés, déconsidérés, une «croyance» fautive, une «erreur» à abjurer, un «péché» à confesser devant les juges ecclésiastiques. (p. 28)

Une transmission pictographique et orale se maintient néanmoins durant une cinquantaine d'années, plus en raison de l'enracinement de ce rapport au réel que de motifs idéologiques ou d'une incapacité à maîtriser l'écriture, mais un revirement considérable se produit à partir de 1540. Les succès spectaculaires de l'Inquisition amènent en effet plusieurs individus à détruire leurs «peintures» ou à les livrer aux autorités espagnoles. Les nouvelles générations, formées après la conquête, tracent les premières la voie d'un compromis. De la résistance à l'accommodement, l'orientation est donnée. Un art mixte se développe dès le milieu du XVI^e siècle, alliant deux manières et juxtaposant deux styles différents, l'indigène et l'europpéen. Les symboliques se fusionnent, avec des confusions inévitables sur le sens des unes et des autres, avec des modifications et des adaptations.

La décoration d'édifices religieux des vainqueurs par des glyphes en offre un exemple intéressant. Ces glyphes sont-ils l'expression d'une revanche de la part de ceux dont on brûlait les «peintures», l'interprétation et la transcription indigène de thèmes chrétiens, ou bien encore de simples figures décoratives? S'il s'agit d'un peu tout cela à la fois, ce n'est cependant qu'à titre décoratif que ces glyphes, peu compris en fait des religieux qui ne peuvent en saisir la portée réelle et percevoir leur incompatibilité avec la foi chrétienne, sont tolérés par les autorités. Ce faisant, les glyphes, décontextualisés, dissociés de leur référents symboliques, des stèles et des bas-reliefs d'autrefois, devenus pure ornementation, sont détournés de leur sens et perdent leur substance. Les Titres primordiaux du XVII^e siècle, qui sanctionnent la possession d'un terrain et en définissent les limites, témoignent aussi des mutations qui touchent le glyphe. Preuve de la valorisation de l'écrit dans lequel les indigènes reconnaissent le modèle du discours à tenir — discours parfois falsifié et emprunté à celui du pouvoir espagnol qu'ils espèrent faire jouer à leur avantage — et le recours efficace en cas de litige pour se défendre devant les tribunaux de la Couronne, les Titres primordiaux ne sont toutefois pas des textes écrits auxquels s'ajoutent des pictographies, mais bien l'une des étapes qui ponctuent le glissement vers l'écrit, ce dernier s'introduisant dans une tradition essentiellement pictographique: c'est donc la pictographie qui renvoie à l'écrit, et non pas l'inverse. Les Titres primordiaux sont aussi le lieu de réminiscence de la culture orale, le récit homogène et linéaire de l'histoire du terroir ne réussissant pas à s'imposer aux dépens d'une pluralité d'éclairages, du recours à la répétition des thèmes et des formules qui sont les caractéristiques du mouvement du discours oral.

L'occidentalisation va encore plus loin en provoquant une distanciation de certains individus par rapport à leur propre culture. Les informateurs des Franciscains et des Dominicains sont amenés, par exemple, à sélectionner et à organiser des données, afin de produire, pour les évangélistes, une image aussi exhaustive et synthétique que possible du réel. L'image se

décontextualise, devient un instantané exemplaire et anonyme: on peint non plus le mariage d'un prince, mais l'institution du mariage, non plus le châtiement d'un noble, mais la répression en soi. Avant d'amener la destruction ou la modification d'un trait culturel, l'acculturation s'insinue donc subtilement d'abord en modifiant l'image que les gens ont d'eux-mêmes, en les forçant à se percevoir dans une perspective distincte et stéréotypée. Sous l'effet des enquêtes de la fin du XVI^e siècle dans lesquelles les Indigènes sont amenés à se décrire, c'est en plus toute la relation au passé qui est modifiée, les modalités de remémoration qui sont altérées. La temporalité indigène, cyclique et mettant l'accent sur la qualité et la nature du moment est en effet appelée à se redéfinir selon un repérage chronologique compréhensible aux Espagnols, celui d'un temps linéaire qui privilégie la mesure et la succession des événements.

L'évangélisation christianise l'imaginaire indigène, entamant le monopole de l'«idolâtrie» en se substituant d'abord physiquement, par le biais de ses cérémonies, de ses églises et de ses cimetières, aux anciens cultes et aux temples. Entreprise aisée parce que ces deux mondes accordaient au surnaturel une importance ultime, mais insurmontable dans la mesure où le surnaturel est de part et d'autre interprété très différemment, la christianisation de l'imaginaire multiplie les malentendus entre les interlocuteurs. La matérialisation du surnaturel, par le truchement de religieux exemplaires et de saints qui ont des visions et ressuscitent des morts, marque profondément les esprits et s'avère d'une influence décisive dans ce processus. Des indigènes eux-mêmes ont des visions qui, bien que traditionnelles au niveau du contenu — répertoire conceptuel et affectif mis en œuvre lors de la vision — et de la forme — enchaînement, succession et articulation des images perçues —, sont inspirées de l'imagerie chrétienne. L'expérience hallucinatoire est déterminante et confère au surnaturel chrétien une évidence comparable à celle de l'idolâtrie, même s'il exige une foi étrangère à cette dernière, vécue comme une réalité objective qui n'a pas à être légitimée. Au XVIII^e siècle cependant, le christianisme indigène, réinterprété et intériorisé, s'étend à l'ensemble des secteurs de la réalité chrétienne au détriment de l'idolâtrie qui, dépossédée, devient de plus en plus incapable de servir de grille à l'ensemble du réel, n'opérant que dans des contextes circonscrits et pour la plupart marginaux.

La réflexion méthodologique de Gruzinski, les voies d'étude qu'il propose et applique ne sont pas le moindre intérêt de l'ouvrage. Mesurant la relativité de nos catégories d'analyse, par exemple le religieux ou même le temps, il incite aussi bien l'historien que l'anthropologue à renouveler son regard en accordant au visuel, à l'affectif et à toute autre forme d'expression la place qui leur revient. Il insiste sur la nécessité de déchiffrer les caractères constitutifs de réalités autres que la nôtre, d'en saisir les agencements sym-

boliques. Surtout, l'auteur pose lucidement le problème de l'homogénéité réelle des ensembles socioculturels qu'il étudie, reconnaissant le danger de l'apriorisme de nos habitudes de pensée qui nous amènent à dégager la cohérence et la logique d'une société plutôt que d'en admettre, comme s'il en allait de la crédibilité du chercheur et de sa méthode, les zones floues, les contradictions, l'absence de références qui peuvent pourtant entraîner de nouveaux agencements culturels. L'auteur est pleinement conscient que la culture indigène ne peut pas être ici cernée parfaitement dans ce qu'elle a d'authentique; il affirme qu'il est illusoire de vouloir saisir les Indiens hors de l'Occident, et avoue «que l'on n'appréhende du monde indigène que des reflets auxquels se mêlent inmanquablement et plus ou moins confusément le nôtre» (p. 10). D'un relativisme troublant qui fustige une conception unidimensionnelle du réel et invite à plus de modestie.

Jacinthe Ruel
CÉLAT
Université Laval

Jean BERGEVIN, *Déterminisme et géographie : Hérodote, Strabon, Albert Le Grand et Sébastian Münster* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1992, xiv-206 pp., ISBN 2-7637-7279-X).

Et d'abord, qu'est-ce-que le déterminisme? Après avoir rappelé les termes d'un débat engagé à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e autour de l'œuvre de Friedrich Ratzel, plus particulièrement sa *Politische Geographie* (1897) — dont les principaux protagonistes furent alors Durkheim, Vidal de la Blache, Camille Vallaux et Lucien Febvre — l'auteur tente de cerner les contours d'une notion dont l'ordre, entendu à la fois comme un «agencement», un «enchaînement» et un «commandement», lui apparaît comme le révélateur privilégié. C'est à partir de ces prémisses qu'il nous entraîne alors, au cours d'un long périple étendu sur plus de dix siècles, à travers l'analyse rigoureuse de l'œuvre de quatre auteurs éminents, Hérodote, Strabon, Albert Le Grand et Sébastian Münster, en quête de la reconnaissance d'une notion entendue au sens le plus large comme «l'influence de l'environnement sur la réalité humaine» (p. 1).

Ainsi, est mise en évidence à l'intérieur des *Enquêtes* d'Hérodote, l'idée d'un ordre sous-jacent, dont la symétrie, par exemple entre l'Istros (le Danube) et le Nil, et l'analogie, sont les principaux révélateurs. Un souci d'ordre utilisé en guise d'herméneutique «pour percer l'inconnu» en même